

LIVRET D'ÉTUDE & DE RÉFLEXION

CHAYEI SARAH

12 Questions à poser à la table de chabbat

Douze questions tirées du cours du Rav Raphaël Benizri « Chayei Sarah : la source de la vie » : pourquoi la Torah s'arrête sur la mort de Sarah et l'intitule « vie », ce qui sépare un temps vécu d'un temps mort, et ce que l'homme sait de la mort que l'animal ignore. Jusqu'à Hébron, la cité des quatre, où la pierre posée sur la tombe devient une pierre de construction.



Rav Raphaël Benizri

Sommaire des sujets

Thèmes de réflexion et questions à partager autour de la table de Chayei Sarah

01 Pourquoi la mort de Sarah, et pas celle d'Avraham ?

02 Cent ans, vingt ans, sept ans

03 Faire ses jours, ou les occuper

04 Plus que l'intelligence : donner

05 Que sait l'homme que l'animal ignore ?

06 Le kadish n'est pas une amulette

07 Pourquoi la Torah écrite tait-elle le monde à venir ?

08 Le couloir et le palais

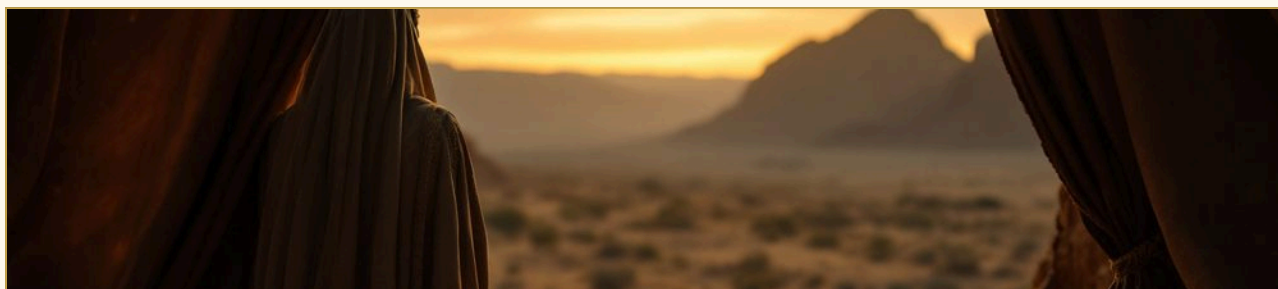
09 Rien ne s'efface

10 Son âme a fleuri

11 On ne meurt pas, on se retire

12 La cité des quatre

Pourquoi la mort de Sarah, et pas celle d'Avraham ?



PRÉSENTATION

Jusqu'ici, toutes les morts sont passées inaperçues dans la Torah. Celle de Sarah est racontée en première page et donne son titre à la section — un titre qui parle de vie. On ne s'étendra pas autant sur la mort d'Avraham, ni sur celle d'Itshak ou de Yaakov.

LA QUESTION

Pourquoi est-ce à travers la mort d'une femme, Sarah, que la Torah choisit de dire ce qu'est le passage d'un monde à l'autre ?

LA RÉPONSE

« Et ce furent les années de la vie de Sarah » (Béréchit 23, 1).

La perte de l'épouse mérite qu'on s'y arrête, dit le Rav : c'est elle qui nous permet véritablement de réaliser notre propre vie et de la faire passer du virtuel au réel. Le titre le dit déjà : la vie et la mort ne sont pas deux réalités opposées l'une à l'autre.

Car c'est le féminin qui porte la force de création, ko'ah hayetsira. Par lui, ce monde-ci et le monde à venir se trouvent incarnés dans un même être. Lorsqu'une auditrice demande ce qui, à son tour, relie la femme, le Rav répond que le féminin est une entité qui se suffit à elle-même, ce qui n'est pas le cas du masculin : cette capacité est déjà inscrite dans son être.

Il est aussi le géniteur de la génération qui vient, cette parcelle de soi appelée à prendre le relais et à compléter le travail. « Toi, tu as beau vouloir, ce n'est pas toi qui le porteras. » Sarah, la princesse dans l'universel, est donc celle par laquelle le texte peut dire ce qu'est le passage d'un monde à l'autre.

CONCLUSION DU RAV

La vie et la mort ne sont pas différentes l'une de l'autre.

LEÇON POUR LA TABLE

Qui, dans notre maison, fait passer nos projets du virtuel au réel ? Que chacun nomme une chose qu'il a seulement voulue, et qu'un autre a rendue réelle. Et l'en a-t-il jamais remercié ?

Cent ans, vingt ans, sept ans



PRÉSENTATION

Le texte ne dit pas que Sarah vécut cent vingt-sept ans. Il compte trois entités : cent ans, vingt ans, sept ans — puis répète : telles furent les années de la vie de Sarah. Pour le Rav, la première idée est déjà là : il n'y a pas une seule vie, mais deux vies parallèles.

LA QUESTION

Pourquoi compter une vie par tranches, au lieu d'en donner simplement le total ?

LA RÉPONSE

Rachi sur Béréchit 23, 1 : chaque nombre s'explique pour lui-même ; « l'Éternel connaît les jours des êtres intègres » (Tehilim 37, 18).

Cent ans, ce n'est pas une longévité, c'est une qualité de vie : on s'est démis de toutes les barrières physiques et biologiques de l'être, et seul l'esprit brille encore. C'est pourquoi l'on allume une lumière au chevet d'un défunt : nous remplaçons la vie par une lumière.

Vingt ans, c'est la tranche de la lutte et des défis, l'âge où le jeune assume ses responsabilités : jusque-là, on peut lui trouver des circonstances atténuantes. Et sept ans, c'est le moment où l'enfant s'ouvre à la beauté du monde — un élément qu'il ne faudrait pas négliger, celui de la beauté de cet univers.

Sarah a été cet ensemble. Ce ne sont pas des pages arrachées au calendrier parce qu'elles sont périmées : nous les avons gardées, parce que chaque page a son message. Tout cela forme un très beau collier. C'est le sens du verset : l'Éternel connaît les jours de ceux qui ont le souci de l'intégrité, de la complétude, de l'ensemble harmonieux.

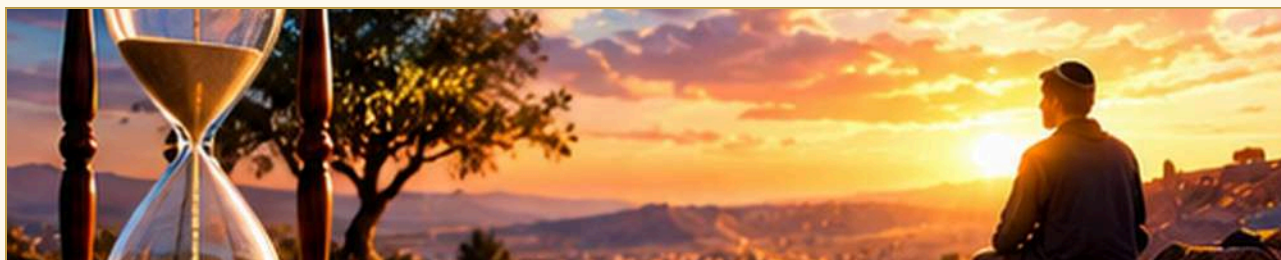
CONCLUSION DU RAV

Ce n'est pas une vie déchirée, c'est une vie complète.

LEÇON POUR LA TABLE

Chacun de nous a rompu avec quelqu'un qu'il a été : l'enfant de sept ans émerveillé, le jeune de vingt ans qui relevait des défis. Que chacun dise ce qu'il a laissé en chemin et qu'il devrait reprendre. Notre vie est-elle un collier, ou des pages arrachées ?

Faire ses jours, ou les occuper



PRÉSENTATION

Les justes, disent nos sages, font leurs jours. Les mécréants, eux, occupent leurs jours : il y a du temps à perdre, ce temps pèse, il faut le remplir. Une auditrice pousse le Rav plus loin : si les cent vingt-sept années de Sarah sont pleines, n'y avait-il donc aucun temps mort ?

LA QUESTION

Une heure passée à éplucher des légumes est-elle un temps mort — et qu'est-ce qui donne vie au temps qui passe ?

LA RÉPONSE

Il y a un temps qui fuit et qu'on ne peut pas rattraper. Et il y a un temps dans l'absolu, que l'on appelle éternité, et qui ne se perd jamais : une parcelle de ce temps, c'est tout le temps, et tout le temps est une parcelle de ce temps. Dans la vie de tout être, il y a ces deux coordonnées : des temps morts et des temps de vie. L'idéal est de réduire au minimum les temps morts.

Aujourd'hui, remarque le Rav, un ordinateur nous aide à comprendre ce phénomène : on retient dans un nuage des informations, une mémoire, et on les transvase d'un appareil à un autre. Ce qu'on avait du mal à imaginer de l'au-delà le devient un peu moins.

Mais préparer le pain n'est pas un temps mort. Éplucher des légumes n'est pas un temps mort. Faire de la pâtisserie, avec toutes ses complications, parce qu'on veut créer, n'est pas un temps mort : ces moments s'insèrent dans une finalité. Il en va de même dans une vie, où certains temps en préparent d'autres : c'est le résultat qui compte.

CONCLUSION DU RAV

C'est la finalité qui, elle, donne la vie à tous les temps morts.

LEÇON POUR LA TABLE

Que chacun nomme l'occupation la plus humble de sa semaine et dise à quelle finalité elle se rattache. Et ce qu'il fait chaque jour qui ne se rattache à rien : faut-il le supprimer, ou lui trouver un sens ?

Plus que l'intelligence : donner



PRÉSENTATION

L'homme a été formé de deux éléments : la poussière de la terre, qui retourne à la poussière, et un souffle de vie insufflé d'en haut. Le Rav s'arrête sur ce qui, en lui, vient de la terre — et que l'homme partage avec les animaux bien plus qu'on ne le croit.

LA QUESTION

Si ce n'est pas l'intelligence, qu'est-ce qui distingue vraiment l'homme de l'animal ?

LA RÉPONSE

« Le serpent était le plus rusé de tous les animaux des champs » (Béréchit 3, 1) ; « et l'homme devint une âme vivante » (Béréchit 2, 7).

L'intelligence, nous venons au monde avec : elle est dans nos gènes, plus ou moins poussée, et nous la partageons avec les animaux, comme nous partageons leur sensibilité. C'est le na'hach, le serpent, que la Torah appelle le plus rusé des animaux des champs : l'intelligence qui se confond avec la ruse, la vivacité d'esprit donnée naturellement à l'homme, le rationnel humain.

Ce qui fait que nous sommes au-delà de l'animal, c'est la faculté de donner. Elle n'est pas dans la nature de l'homme, elle est dans le dépassement de sa propre nature. Il a fallu que D' intervienne pour arracher l'homme au monde du naturel et lui donner une dimension de l'au-delà, en lui insufflant la vie : l'homme devint une âme vivante, donc plus que le na'hach.

Tant que ce rationnel n'est pas accompagné du hessed, la faculté de donner et de se dépasser, il n'y a pas de ressemblance, pas d'image de D' en l'homme.

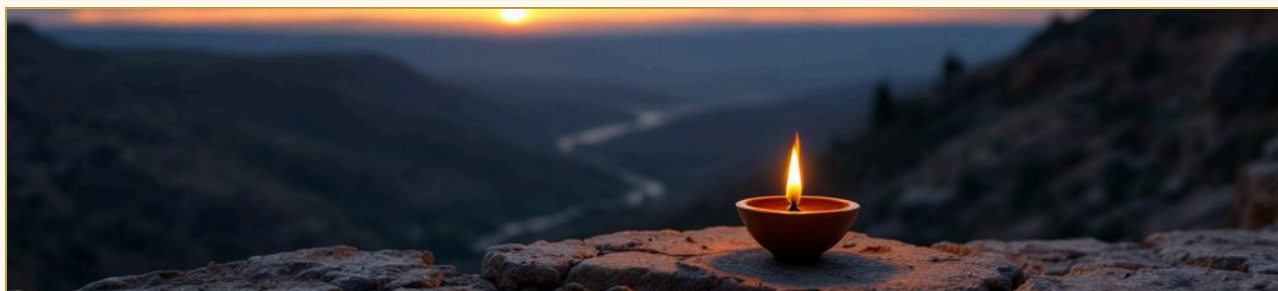
CONCLUSION DU RAV

La faculté de donner n'est pas dans la nature de l'homme, elle est dans le dépassement de sa propre nature.

LEÇON POUR LA TABLE

Nous admirons chez nos enfants l'intelligence et la vivacité. Que chacun raconte un geste de don qui l'a plus impressionné qu'une réussite brillante. Et lequel de nos talents reste encore « serpent », tant qu'il ne sert qu'à nous-mêmes ?

Que sait l'homme que l'animal ignore ?



PRÉSENTATION

Seul l'homme, dit le Rav, a la conscience de la mort. Une auditrice proteste : les animaux sentent leur fin venir, ils s'isolent, ils fuient celui qui veut les abattre. Le Rav maintient sa position, et il précise ce qu'il entend par là.

LA QUESTION

Qu'est-ce que la conscience de la mort, si ce n'est pas le pressentiment de sa fin ?

LA RÉPONSE

« Il anéantira la mort pour toujours » (Yecha'ya 25, 8).

Perdre ses forces et finalement renoncer à tout, ce n'est pas cela, la conscience de la mort. La conscience de la mort, c'est de vouloir la dépasser : la penser comme un accident dans la vie, une tragédie, mais appelée à être dépassée, pour accéder à un monde où la mort n'existe pas.

Si l'homme devait vivre un certain temps puis disparaître, à quoi jouerait le Créateur ? Et sans finalité, est-ce que cela vaudrait la peine de vivre ? La mort, c'est la possibilité de démonter un appareil usé, arrivé au bout, pour le reconstituer et lui donner une autre dimension de vie. C'est la définition de 'hayim, un mot au duel : la confrontation de deux mondes, celui d'ici-bas et celui d'en haut.

C'est cette conscience qui nous empêche de sombrer dans le désespoir et de nous dire : puisque nous allons mourir, rien ne vaut la peine de souffrir et de se contenir, autant s'éclater dans la vie.

CONCLUSION DU RAV

La conscience de la mort, c'est de vouloir la dépasser.

LEÇON POUR LA TABLE

Nous évitons de parler de la mort à table. Que chacun dise ce qui, dans sa vie, mérite d'être dépassé plutôt que subi. Et ce qu'il ferait autrement s'il pensait vraiment que sa vie a une suite.

Le kadish n'est pas une amulette



PRÉSENTATION

Beaucoup récitent le kadish pour un être cher disparu comme on porterait une kamia, une amulette. Le Rav ne réduit pas cette démarche, mais il rappelle d'où vient cette prière et ce qu'elle engage celui qui la dit.

LA QUESTION

Que dit vraiment celui qui récite le kadish pour un parent disparu ?

LA RÉPONSE

Le Rav : « À partir d'aujourd'hui, je vais être le substitut de cet être cher. »

Jusqu'au douzième siècle, explique le Rav, le kadish faisait partie de la prière. Il en séparait les quatre niveaux — comme il y a quatre niveaux d'interprétation du texte, et quatre niveaux de mort. La sanctification du nom divin servait de feuille de séparation lorsqu'on passait d'un mode de prière à un autre.

Ensuite, on a dit de le réciter pour un être cher. Le sens en est le suivant : celui que nous avons disparu, et il nous manque une énergie pour compléter le travail, reconstituer notre plan et le mener à bout. Je récite le kadish parce qu'à partir d'aujourd'hui je vais être le substitut de cet être cher, et, comme il l'a fait, sanctifier le nom divin.

Tout le monde sanctifie-t-il le nom divin ? Il ne nous appartient pas de juger, répond le Rav. D' a créé un monde d'une telle variété que chacun est appelé à assumer sa mission. Dans tout tableau, il y a l'accessoire et l'essentiel, mais l'accessoire est important pour la beauté et l'unité même du tableau.

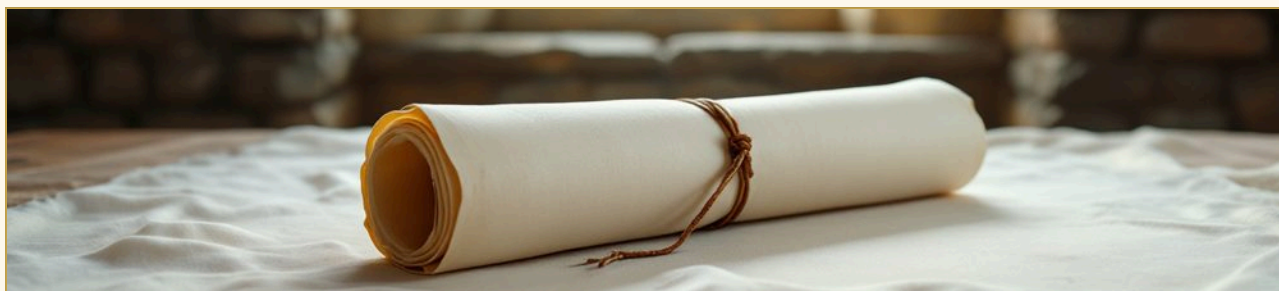
CONCLUSION DU RAV

Lorsqu'on récite un kadish pour un être cher, on est là pour compléter sa mission, remplir ce qu'il ne peut plus faire aujourd'hui.

LEÇON POUR LA TABLE

Chacun de nous a perdu quelqu'un qui faisait une chose que plus personne ne fait. Que chacun nomme cette chose. Et qui, autour de cette table, accepterait de la reprendre à son compte ?

Pourquoi la Torah écrite tait-elle le monde à venir ?



PRÉSENTATION

Nos sages ont dit que celui qui nie que la résurrection des morts vient de la Torah n'a pas de part au monde à venir. Pourtant, dans le texte écrit, on ne voit rien : la Torah ne parle pas explicitement de l'olam haba. Un auditeur s'en étonne : tout n'a-t-il pas été créé par les lettres ?

LA QUESTION

Pourquoi le monde à venir ne pouvait-il pas être enfermé dans un écrit ?

LA RÉPONSE

Le Rav : « *Ce qui est le plus sacré dans l'écriture d'un Sefer Torah, c'est le blanc qui entoure la lettre. »*

Le monde à venir est la mémoire de l'univers entier, capable de remettre des vies en circuit : c'est ce qu'on appelle la résurrection des morts. Mais il ne peut pas être enfermé dans un livre. Il est dans l'oralité, dans le devenir permanent. Ce qui est écrit, c'est l'olam hazé, ce monde-ci, que l'on peut manipuler et travailler. Si la Torah écrite ne le mentionne pas, c'est qu'elle ne veut pas étrangler cette notion dans le livre : elle la laisse par-delà l'écriture.

Il y a deux manières de tenir un livre : comme un livre fermé, que l'on interprète à la lettre, ou comme un texte ouvert. Ce qui importe le plus dans un rouleau, ce n'est pas la lettre, ni le tag, cette fioriture au-dessus d'elle, ni le ta'am, la manière dont on la chante. C'est le blanc qui l'entoure, ce blanc où rien n'est écrit et où tout est à découvrir.

La même prudence vaut pour l'enseignement oral : il faut le situer dans son contexte, et ne pas coller les textes à la lettre, comme une étiquette sur un flacon.

CONCLUSION DU RAV

La vie, c'est par-delà l'écriture.

LEÇON POUR LA TABLE

Nous aimons les réponses toutes faites, qu'on peut citer et coller partout. Que chacun choisisse un verset qu'il croit bien connaître et cherche ce qui reste « dans le blanc » autour de lui. Qu'avons-nous lu à la lettre, alors qu'il fallait chercher plus loin ?

Le couloir et le palais



PRÉSENTATION

Une auditrice interroge le Rav : comment la sanctification du nom divin peut-elle relever du monde à venir, alors que Roch Hachana, Kippour, le Chabbat, toute notre vie juive se passe ici-bas ? Le Rav répond qu'il faut séparer trois notions.

LA QUESTION

Quel lien y a-t-il entre ce monde-ci et le monde à venir — et peut-on gagner l'un en se détachant de l'autre ?

LA RÉPONSE

« Ce monde-ci ressemble à un vestibule devant le monde à venir » (Pirké Avot 4, 16).

L'olam hazé, ce monde-ci, est le couloir : il faut passer par lui pour arriver au palais. L'olam haba est le monde de la vérité, celui où nous voyons le fruit de tout ce que nous avons fait. Et le jardin d'Éden est encore un autre stade. Pour obtenir le fruit, il fallait sarcler ici-bas les mauvaises branches, les mauvaises feuilles, toutes les déviations.

On nous enseigne qu'une petite heure ici-bas vaut mieux que toute la vie du monde à venir, et, à l'inverse, qu'une heure de sérénité dans l'au-delà vaut mieux que toute la vie d'ici-bas réunie. Il y a là une équation : c'est en nous investissant dans ce monde-ci que nous constituons notre olam haba, et l'on ne peut pas l'acquérir en se détachant d'ici-bas.

C'est aussi la réponse à la question sur la philosophie. La sagesse qui ne se rapporte qu'à ce monde-ci est celle que développe le na'hach ; la vraie sagesse y associe la vision du transcendant. Les philosophes grecs, eux, ont fait l'inverse et ignoré ce monde-ci. Dans les deux cas, on n'a pas associé les deux sphères.

CONCLUSION DU RAV

Ce que nous faisons ici, c'est le brouillon d'une vie.

LEÇON POUR LA TABLE

Le brouillon d'une vie : l'image peut inquiéter ou rassurer. Que chacun dise ce qui, dans sa semaine, ressemble à un brouillon bâclé, et ce qui ressemble déjà à une copie propre. Qu'aurait-il besoin de « recopier au propre » ?

Rien ne s'efface



PRÉSENTATION

Nous effaçons nos courriers devenus encombrants dès qu'ils surchargent nos ordinateurs. Le Rav refuse d'imaginer le Créateur faisant de même avec ses créatures : les faire venir au monde, puis les supprimer comme des lettres inutiles.

LA QUESTION

Si tout ce que nous faisons laisse une trace, sommes-nous condamnés par nos fautes ?

LA RÉPONSE

« Tous tes actes sont inscrits dans un livre » (Pirké Avot 2, 1).

Il y a ce qu'on appelle un rechimou : il reste toujours une trace. Tout ce que tu fais est inscrit dans un registre. Le Créateur ne fait pas venir au monde des créatures pour les effacer, comme on le fait de messages devenus une surcharge, incontrôlable et de peu d'intérêt.

Mais bien sûr, on peut corriger. C'est une possibilité offerte : c'est le travail du tikoun. La trace n'est pas là pour condamner, elle est là pour être reprise. Rien ne s'efface, et c'est précisément pour cela que tout peut encore être réparé.

CONCLUSION DU RAV

Il y a toujours une trace, il reste toujours une trace.

LEÇON POUR LA TABLE

Que chacun pense à une trace qu'il a laissée et qu'il préférerait effacer : un mot, un geste, une absence. Plutôt que de chercher à l'effacer, comment pourrait-il la « reprendre » cette semaine ?

Son âme a fleuri



PRÉSENTATION

Sarah meurt lorsqu'on lui annonce qu'Avraham a pris son fils unique et l'a déjà offert en holocauste. Rachi emploie pour cette mort une expression rare, que l'hébreu courant et l'hébreu biblique ne lisent pas de la même façon.

LA QUESTION

Que veut dire « son âme s'est envolée » — et pourquoi la nouvelle concernant son fils a-t-elle suffi à clore sa vie ?

LA RÉPONSE

Rachi sur Béréchit 23, 2 : à l'annonce de la ligature, « son âme s'envola » — par'ha nichmata.

En hébreu courant, par'ha nichmata veut dire que son âme s'est envolée. En hébreu biblique, le verbe para'h veut dire fleurir, s'épanouir : son âme s'est épanouie. Sarah a considéré que le chapitre de sa vie était clos.

Nos sages disent que celui qui enseigne la Torah au fils de son ami, qui lui donne la faculté de s'épanouir, est considéré comme s'il l'avait mis au monde. C'est que les enfants, on ne les considère pas seulement comme des êtres de chair et d'os, mais comme des entités spirituelles que nous avons réalisées dans notre vie.

CONCLUSION DU RAV

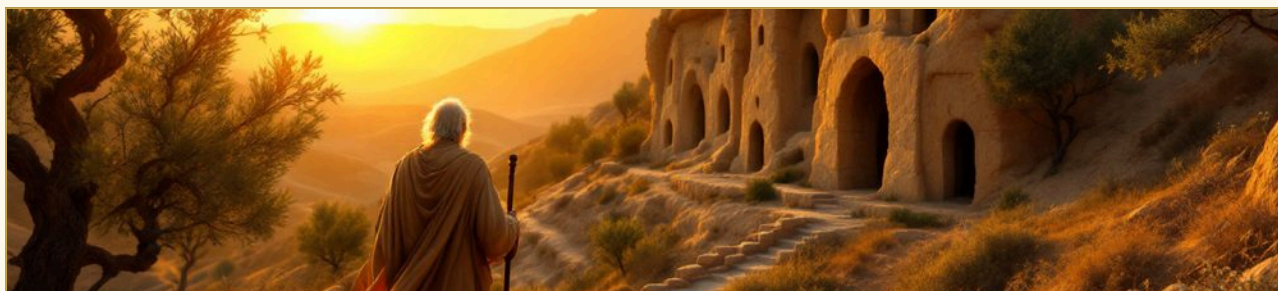
Les enfants sont des entités spirituelles que nous avons réalisées dans notre vie, et qui sont notre olam haba.

LEÇON POUR LA TABLE

Nous mesurons souvent nos enfants à leurs notes ou à leur métier. Que chacun dise ce qu'il a vu s'épanouir chez un autre grâce à lui. Et qui, en dehors de sa famille, il pourrait « mettre au monde » en lui apprenant quelque chose ?

SUJET 11

On ne meurt pas, on se retire



PRÉSENTATION

Quand quelqu'un décède, l'hébreu admis ne parle ni de décès ni de mort. Il emploie un mot que l'on utilise aujourd'hui pour celui qui a démissionné ou qui a quitté son poste : niftar.

LA QUESTION

Que dit le mot niftar de la mort — et quelle est la meilleure manière de « se retirer » ?

LA RÉPONSE

« Je me coucherai avec mes pères » (Béréchit 47, 30).

Niftar veut dire qu'il s'est retiré. Il n'est pas mort : il s'est retiré dans la demeure de son monde. C'est là son olam haba ; que son âme repose dans le jardin d'Éden, c'est déjà un autre stade.

Et la meilleure façon de se retirer, ce n'est pas par un quelconque exploit. Il y a une expression consacrée : je vais me coucher auprès de mes pères. Je vais les rejoindre, je vais compléter ce travail qu'ils ont commencé et que j'ai fait avec eux.

À mesure que nous avançons dans la vie, nous nous rapprochons de l'échéance. Mais cela ne veut pas dire que nous nous rapprochons de la fin : nous nous rapprochons du monde à venir.

CONCLUSION DU RAV

Il n'est pas mort, il s'est retiré.

LEÇON POUR LA TABLE

Que chacun nomme un travail commencé par ses parents ou ses grands-parents, qu'il a fait avec eux. Où en est-il aujourd'hui ? Et quel travail aimerait-il laisser commencé pour ceux qui viendront ?

La cité des quatre



PRÉSENTATION

Sarah meurt à Kiryat Arba, la cité des quatre, c'est-à-dire Hebron. Le texte aurait pu dire simplement Hebron. Il tient aux deux noms, et le Rav y voit un message adressé à tous ceux en qui la conscience de la mort est éveillée.

LA QUESTION

De quels quatre s'agit-il — et pourquoi ce lieu porte-t-il un nom qui veut dire « unir » ?

LA RÉPONSE

« Sarah mourut à Kiryat Arba, c'est Hebron » (Béréchit 23, 2).

Hebron, de 'haver, unir : c'est le lieu de rencontre du spirituel et du matériel, du ciel et de la terre. Quatre, parce qu'Adam, Avraham, Its'hak et Yaakov y ont leur sépulture, comme 'Hava, Sarah, Rivka et Léa. Mais aussi parce que cette cité appartenait auparavant à d'autres forces, celles de la mort, et qu'il y a quatre modes de mise à mort.

La lapidation, c'est la révolte des forces de la terre contre l'homme. Le feu répond à ces désirs qui ont brûlé l'être, une énergie négative. L'épée, c'est la mort que nous réservent les guerres, la violence de l'homme et son ego. La strangulation, c'est étouffer dans un monde auquel on n'a pas su s'adapter. Cela, c'est la mort quand elle s'impose de l'extérieur, comme une punition.

Quand elle vient de l'intérieur, tout devient volonté de conversion de ce qui compose l'univers : l'inerte, ce qui pousse, ce qui vit et ce qui parle. La Méarat haMakhpela, la caverne du dédoublement, libère ce message : la pierre que l'on dépose sur la tombe n'est pas une pierre d'abandon, c'est une pierre de bâtisse nouvelle.

CONCLUSION DU RAV

La vie ne vaut que par ce que l'on construit en vue du monde futur.

LEÇON POUR LA TABLE

Chacun connaît, parmi ces quatre morts, celle qui le guette : la pesanteur, les désirs qui brûlent, la violence, l'étouffement. Que chacun nomme la sienne, sans commentaire. Et la pierre qu'il voudrait poser, lui, pour construire.